

ÉTRANGE ÉTRANGER, ÉTRANGÈRE, LA FEMME QUI DÉRANGE Marie-Odile DELACOUR & Jean-René HULEU*

Perturbante, réprouvée, Isabelle Eberhardt (1877-1904), femme libre habillée en cavalier saharien, a toujours semé le trouble dans les milieux et les endroits que son incessant voyage lui a fait traverser. En déroulant dans notre mémoire sa biographie succincte, nous avons trouvé pas moins d'une cinquantaine de raisons pour lesquelles elle intriguait, dérangeait, inquiétait parfois profondément, que ce soit dans l'opulente Genève où elle est née ou au Maghreb au temps du triomphe de la colonie.

Son livret de famille imaginaire énumère bien des raisons pour lesquelles sa venue au monde, dans cette ville de Genève à la réputation de conformisme, est déjà troublante : née de père inconnu sur son bulletin de naissance, bâtarde, élevée par un couple illégal, fille d'une aristocrate qui a rompu avec la cour du tsar de Russie — veuve déclassée vivant avec son amant, le précepteur de ses enfants.

Dès son adolescence elle intrigue. Une visiteuse s'étonne de la voir à 14 ans scier du bois dans le parc de la villa familiale, cheveux courts, habillée en garçon. Vision suffisamment dérangeante pour qu'elle la décrive dans une correspondance.

Deux ou trois ans plus tard, elle revêt un bourgeron d'ouvrier ou un costume de marin, avec le nom « vengeur » sur le ruban de son béret, pour sortir sans chaperon dans les rues de la ville.

Précoce, à dix-huit ans elle a l'ambition de vivre librement de son écriture. Elle a déjà publié deux nouvelles dans une revue parisienne, mais pour y parvenir elle choisit de signer d'un nom masculin, Nicolas Podolinsky. Les éditeurs ignoraient que l'auteur était une jeune fille. Sa première nouvelle, « Infernalía, Volupté sépulcrale », narre le viol d'un cadavre par un étudiant en médecine dans une morgue d'hôpital : la plus étrange manière, la plus provocante aussi de marquer ses débuts littéraires. « Amours sans fin, amours sans nombre (...) c'est toujours de l'amour... », dit-elle en exergue, à travers un poème de Jean Richepin.

Sa deuxième nouvelle, « Vision du Moghreb », se passe en Algérie où elle n'est encore jamais allée. Prémonitoire, on peut y lire en filigrane l'itinéraire fulgurant de sa vie nomade à travers trois personnages masculins successifs : l'amoureux, le croyant, et le mystique voué au martyre. S'y révèle déjà une très bonne connaissance de l'islam.

Entre les révolutionnaires russes et les Jeunes Turcs exilés qu'elle fréquente assidument, elle choisit. La voie spirituelle plutôt que la révolution. Sa vie ne s'égarera pas dans l'illusion matérialiste et prolétarienne du vingtième siècle.

* Marie-Odile Delacour et Jean-René Huleu travaillent depuis une trentaine d'années sur Isabelle Eberhardt. Journalistes, grands reporters, auteurs, ils ont republié l'œuvre restaurée de leur auteur fétiche (voir encadré), sa correspondance « avec les trois hommes les plus aimés » *Écrits intimes*, un roman *Sables* (Éditions Liana Levi 1986, et un essai *Le Voyage soufi d'Isabelle Eberhardt* (Joëlle Losfeld/Gallimard, 2008). Ils sont aussi les auteurs de *Un amour d'Algérie* (Joëlle Losfeld, 1998).

** Sébastien Pignon est né à Paris en 1972. Pensionnaire à la Villa Médicis, Rome, 2005/2006. Expositions à Paris, Naples, Rome. Collabore à de nombreuses publications des Éditions Bleu autour. Ouvrages de bibliophilie aux Éditions Al Manar-Alain Gorius, Paris. Prépare une édition bibliophilique, *Chutes* (textes d'Éric Vuillard et Robert Linhart).

Elle rejette également l'idée de progrès qui interdit à l'individu d'éprouver sa foi et dénonce « cette sale civilisation occidentale ». Même aversion pour les préjugés du conformisme et ce qu'elle appelle « la jactance des bourgeois ».

Ces choix judicieux lui sont sans doute dictés par l'un de ses premiers émois amoureux, en la personne d'un jeune poète turc ; jusqu'alors ce sentiment s'était surtout exprimé envers son frère Augustin — « l'âme sœur » — à peine plus âgé qu'elle, avec une telle force que certains biographes y ont vu un penchant incestueux.

Amoureuse autant qu'elle est éprise de liberté, elle refuse aussi dans ce domaine les contraintes alors imposées aux femmes. Précurseur de tout un mouvement de libération à venir.

À 20 ans elle découvre en Algérie « le dar el islam » tant espéré, et choisit de vivre avec sa mère dans la medina d'Annaba (Bône) : les deux femmes heurtent les préjugés de la société coloniale. Isabelle Eberhardt le revendique dans sa correspondance, affirmant n'avoir aucun rapport avec les colons alors que « les musulmans m'ont accueillie à bras ouverts ». Elle va plus loin encore, reprend son apprentissage de l'arabe avec les étudiants de la zaouïa voisine puis avec un précepteur qui deviendra son amant et, séduite par l'esthétique du rituel, entre en islam, « la plus belle religion du monde ».

À Tunis, déjà habillée en homme, elle choque profondément les notables, qui iront jusqu'à l'accuser de débaucher les jeunes aristocrates prometteurs. Elle dépense sans compter son modeste héritage après la mort de sa mère et de son tuteur, et part vers le sud pour y vivre la plupart du temps dans un grand dénuement.



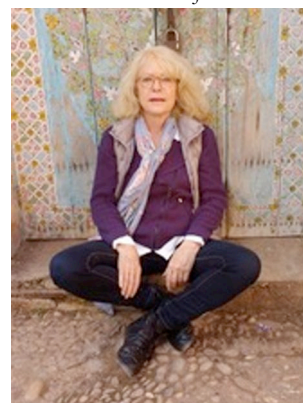
Portrait réalisé dans un studio de photographe à Tunis. Dans la vie, Isabelle Eberhardt avait horreur qu'on la prenne en photo, mais de temps en temps, à 20 ans, elle acceptait de se costumer pour poser devant l'objectif d'un artiste. Dans la vie quotidienne son vêtement était plus sobre.

Partout où elle séjournera dans son incessant voyage vers le désert, vers le sud non encore touché par la colonisation, elle rencontrera la réprobation des pouvoirs établis. À El Oued, elle voyage seule ou avec des compagnons de hasard, à cheval, adhère à une confrérie soufie, la Qadriya,

repousse les avances des officiers français pour vivre en couple avec un maréchal des logis indigène, enquête sur l'assassinat d'un explorateur, sans doute commandité par les Français, dénonce les mauvais traitements infligés aux populations du Sud. Victime d'un attentat par un fanatique religieux, sans doute manipulé, elle pardonne à son agresseur et demande sa grâce au tribunal militaire, mais se voit condamnée à quitter l'Algérie. Un exil à ses yeux, auquel elle échappera un an plus tard en se mariant avec le maréchal des logis Slimène Ehnni.

M.-O. Delacour et J.-R. Huleu.

Retour en Algérie, elle travaille pour un journal arabophile bilingue, dénonce les mœurs coloniales à Ténès, une commune mixte du nord, visite les douars à cheval en compagnie de notables arabes qui lui font des confidences, recueille et écrit les doléances de la cheikha Lella Zeyneb qui se plaint qu'on l'empêche d'assumer sa tâche de maître de confrérie parce qu'elle est une femme, prend la défense de « ses frères, les musulmans » en montrant dans les nouvelles qu'elle publie la noblesse des indigènes, mais aussi des gens simples parmi les colons, fréquente les membres d'une communauté anarchiste fondée par les frères Reclus...



Retour au sud : on découvrira son talent d'écriture grâce à une série de nouvelles publiées dans le grand quotidien d'Alger, *La Dépêche Algérienne*. Elle partage une amitié forte avec Lyautey, commandant militaire du Sud Oranais et se trouve accusée d'espionnage à sa solde.



Elle dénonce les atrocités de la guerre civile au Maroc quand elle séjourne à Oujda. Elle circule à travers la frontière avec le Maroc et partage des soirées où l'on fume le kif avec les chefs rebelles opposés à l'avancée des troupes coloniales. Elle oppose la sobriété et la beauté de la vie nomade à l'opulence sédentaire de la vie occidentale. Elle devient l'homme de confiance et le disciple d'un grand cheikh, maître d'une confrérie soufie à Kenadsa. Ses derniers textes témoignent de l'intensité de son cheminement spirituel. Elle meurt noyée en plein désert, à 27 ans, dans la crue d'un oued. Elle dérange son premier éditeur qui corrige et censure des passages de ses textes. Mais que dit-on aujourd'hui d'une femme qui affirme dans ses textes que l'islam est la plus belle religion du monde et qu'en adhérant à sa spiritualité elle a trouvé la paix de l'âme ? Pour toutes ces raisons, et d'autres encore, nous sommes tombés résolument amoureux de cette chercheuse d'absolu, dès notre première rencontre.

LIRE ISABELLE EBERHARDT

Écrits sur le Sable, tomes 1 et 2, œuvres complètes, Grasset, 1988 et 1990.

Écrits intimes, Lettres aux trois hommes les plus aimés, Payot, 1998.

Les éditions du Centenaire : collection « Arcanes », Éditions Joëlle Losfeld, 2002 et 2003 : *Au pays des sables, Journaliers, Amours nomades, Sud Oranais*.